

VI.

LES EXCÈS DE L'EXTRÊME GAUCHE HÉGÉLIENNE.

Si la *Vie de Jésus* de Strauss devait provoquer de vives répliques et de fortes contradictions, elle devait aussi exciter l'émulation des autres membres de la gauche hégélienne, et les pousser à aller encore plus loin que lui dans la voie de l'impiété. Son livre fut le signal d'un débordement inouï, qu'il encouragea par l'exemple, quand il ne l'inspira pas directement.

Nous avons vu que Laurent Schmidt avait essayé d'introduire dans la Bible la philosophie de Wolf¹. Un poète prussien, Frédéric de Sallet, voulut transporter dans le Nouveau Testament la philosophie de Hegel. Dans un poème didactique et philosophique, publié à Leipzig en 1842, *l'Évangile des laïques*², il traduit, non sans bonheur, les récits du texte sacré, mais partout, à la place du Dieu qui s'est fait chair, il met l'homme qui se fait Dieu. Dieu, d'après la doctrine hégélienne, est, comme le monde, un perpétuel devenir; il se forme tous les jours dans la conscience de l'humanité. Tel est le sens que le poète donne, par exemple, au mystère de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge : la fécondité de l'épouse est l'enfantement d'un Dieu : « O femme ! s'écrie-t-il en profanant les paroles évangéliques, ce que tu enfantes est saint et deviendra grand en esprit³ ».

¹ Voir plus haut, p. 10.

² *Laien Evangelium*, Jamben.

³ Luc, I, 33.

C'est le Roi éternel de la terre. Il n'est point de jour où Dieu, pour s'incarner, ne descende volontairement en ton sein maternel. Ainsi, nouvelle mère de Jésus, tu reçois humblement Dieu dans la pureté de ton âme. Tu fais un paradis de cette vallée terrestre et tes enfants sont nommés fils de Dieu¹. »

A la fin de son poème, il commente ainsi l'Ascension, après avoir traduit le récit évangélique : « Dieu est le Père. Il engendre toutes les créatures par le Verbe. Il est l'Esprit, vivant toujours en soi, descendant des hauteurs. Il est le Fils; il vit en nous, en chair et en os. Dans l'Esprit seul le Fils et le Père sont un, car chacun a en lui son essence. Rejetez donc le fardeau de la matière, l'apparence terrestre!... Voilà la substance de la doctrine. Qui la comprend sait qu'elle ne vit que dans le *devenir* et il ne se donnera ni trêve ni repos jusqu'au moment où chaque homme sur la terre sera devenu un Dieu incarné... Alors la grande Ascension sera complète; l'homme aura retrouvé sa patrie, il sera assis à la droite, associé à la Force; au Père sera uni le Fils par l'Esprit². »

Le poète égaré avait pourtant encore des élans généreux³. L'hégélianisme était pour lui un idéal qu'il prêchait à sa fiancée; il chantait le mépris des choses terrestres. Les prosateurs étaient plus positifs et ils jugèrent Strauss et Hegel lui-même trop timides ou trop arriérés.

Bruno Bauer accusa Strauss d'inconséquence. Ce n'est

¹ *Laien Evangelium, Mariä Verkündigung*, 2^e édit., in-16, Breslau, 1844, p. 13.

² Id., *Die Himmelfahrt*, p. 491-492.

³ Voir sur Frédéric de Sallet (1812-1845), Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, t. III, p. 382-386; Saint-René Taillandier, *Les poètes de la jeune école hégélienne*, dans la *Revue des deux mondes*, août 1844, p. 582 et suiv., ou *Histoire de la jeune Allemagne*, dans les *Études littéraires*, in-8°, Paris, 1848, p. 268-280.

pas la communauté chrétienne, cet être mystique, vague, insaisissable, ce sont les évangélistes qui ont inventé les mythes évangéliques, en les empruntant aux conceptions messianiques et apocalyptiques des prophètes et de la gnose judaïque¹.

Le plus avancé des hégéliens, Ludwig Feuerbach (1804-1872)², voulut aussi compléter Strauss. Il publia, en 1841, son livre de *l'Essence du christianisme*³ où il déclare qu'il veut mettre « le point sur l'i que Strauss s'était appliqué à peindre. » Le système de Hegel n'est que l'Ancien Testament de la philosophie; il vient en apporter l'Évangile. Hegel n'a pas été sincère, il a employé un langage équivoque en traitant de la religion. L'identité prétendue de l'être humain avec l'être divin n'est que l'identité de l'être humain avec lui-même. C'est l'homme qui est l'être suprême : *Homo sibi Deus*, et l'homme, c'est ce qu'il mange : « Was der Mensch isst, das ist er; » ou comme l'exprimait, d'après lui, Max Stirner⁴ : « Il n'y a rien de réel sur la terre que moi et les aliments qui me nourrissent. »

La religion est donc une illusion et une illusion dangereuse : c'est un vampire qui pompe la meilleure sève de l'homme, pour justifier ses actes les plus immoraux. Le christianisme transporte l'homme, avec ses affections, dans le ciel, c'est-à-dire dans le pays des chimères. Il faut par conséquent abandonner la conception chrétienne de l'état,

¹ Bruno Bauer, *Kritik der evangelischen Synoptiker*, 2^e édit., 2 in-8°, Leipzig, 1841-1842. Il écrivait en 1847 que le peuple allemand n'était bon qu'à servir d'engrais à la civilisation russe. Les succès de M. de Bismark le réconcilièrent avec son pays. Il est mort le 13 avril 1882. Il était né à Eisenberg, le 6 septembre 1809.

² Voir W. Bolin, *Ludwig Feuerbach, sein Wirken und seine Zeitgenossen*, in-8°, Stuttgart, 1891.

³ *Das Wesen des Christenthums*, in-8°, Leipzig, 1841.

⁴ Max Stirner est le pseudonyme de Johann Kaspar Schmidt, né à Baireuth le 25 octobre 1806, mort à Berlin le 26 juin 1856.

rompre avec la race hypocrite et servile des théologiens et ne s'occuper que de ce qui est, c'est-à-dire le corps de l'homme. Max Stirner tira clairement les conséquences de cette doctrine : « De tous les hommes, celui que je connais et que j'aime le mieux, c'est moi. Le moi est tout mon catéchisme. Je fais ce que je veux et ce qui me plaît¹. »

Nous arrivons ainsi au socialisme et au radicalisme militant, qui eut pour organe les *Annales de Halle*, rédigées principalement par Arnold Ruge². Il y soutint une des idées de Strauss, savoir que les opinions qu'il défendait avaient été préparées par les anciens rationalistes, ceux de la fin du xviii^e siècle. Ces derniers n'avaient point réussi à fonder, mais ils avaient réussi à détruire. Toute la partie négative de leur œuvre subsistait encore : au xix^e siècle d'en recueillir les fruits et d'achever ce que le xviii^e avait commencé. La Revue de Ruge ayant été interdite à Berlin et à Dresde, il se réfugia à Paris, puis à Londres, et y arbora le drapeau du cosmopolitisme humanitaire, en proclamant l'union des peuples sur le terrain de la démocratie. On voit avec quelle rapidité les erreurs semées par Strauss portaient des fruits de mort.

Au sujet de la religion, Arnold Ruge prétend que le christianisme n'est qu'une nouvelle édition du bouddhisme, une fiction poétique de la nature. Jésus-Christ est un mythe, comme l'a dit Strauss, mais il faut l'entendre d'une tout autre manière que l'auteur de la *Vie de Jésus*. Le mythe de Jésus figure la lutte physique de l'été avec l'hiver, de la lumière avec les ténèbres. Jésus, en effet, naît lorsque les jours commencent à croître, il meurt à Pâques, lorsque la nature se réveille de son sommeil. Le péché n'existe pas.

¹ Max Stirner, *Der Einzige und sein Eigenthum*, in-8°, Leipzig, 1845. — Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 77.

² *Hallische Jahrbücher für Kunst und Wissenschaft*, 1838-1842.

Plus de craintes et de consolations divines. Il n'y a point de Dieu, point d'immortalité. Nulle autre consolation pour l'homme que celle qu'il se donne en créant des paratonnerres et des machines à vapeur¹.

Ces dernières conclusions n'ont été tirées, par Arnold Ruge, qu'en 1869, mais elles découlent logiquement des principes admis par Strauss. Est-il possible d'en faire mieux ressortir la fausseté? Le mythisme du disciple est la caricature de celui du maître, mais l'un n'est-il pas aussi fondé que l'autre?

Georg-Friedrich Daumer, né en 1800, a poussé cependant encore plus loin, s'il est possible, l'extravagance. Il place l'Éden de la Bible en Australie, la patrie de l'arbre à pain. De l'Australie, les hommes émigrèrent en Amérique, et de là, en Asie, par le détroit de Behring gelé! C'est cette émigration que raconte le livre des Nombres. L'auteur attache une grande importance à sa découverte. « Mon nouveau système géographique et ethnographique, dit-il, est pour l'histoire ce que le système de Copernic a été pour l'astronomie. »

Jéhovah, le dieu national des Hébreux, est le Moloch phénicien, dieu terrible, dont la seule vue fait mourir, qui exige des sacrifices humains et en particulier l'immolation des premiers-nés². Peu à peu, on substitua les bêtes aux

¹ Arnold Ruge, *Reden über die Religion, ihr Entstehen und Vergehen an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, in-8°, Berlin, 1869; Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 78 et suiv. — M. Arnold Ruge est mort le 31 décembre 1880. Depuis 1866, il s'était rallié à la politique de M. de Bismark et le gouvernement prussien faisait une pension à l'ancien radical conspirateur. Voir Arnold Ruge, *Briefwechsel und Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880 herausgegeben von Paul Nerrlich*, 2 in-8°, Berlin, 1886.

² G. F. Daumer, *Der Feuer- und Molochdienst der alten Hebräer, als urväterlicher, legaler, orthodoxer Cultus der Nation*, in-8°, Brunswick, 1842.

hommes et enfin le parti jéhoviste eut le dessous. Jésus cherchâ à le relever : il prêcha l'abstinence, la mutilation, et, avant sa mort, en souvenir des anciens sacrifices, il institua un repas dégoûtant, où ses disciples devaient se nourrir de chair et de sang humains. Judas, saisi d'horreur, ne voulut pas y prendre part, et dénonça l'infamie des mystères chrétiens¹. Les saints chrétiens ont été, eux aussi, des cannibales, témoins saint Malachie d'Irlande, saint Nicolas de Myre, saint Norbert de Magdebourg, saint Bernard de Clairvaux, saint François d'Assise.

Le mahométisme est un progrès sur le christianisme. Le Koran est l'Évangile de la religion naturelle. Le paradis musulman est délicieux; c'est l'apothéose des jouissances sensuelles. Mohammed Hafiz, poète persan du XIV^e siècle, vrai disciple d'Épicure, traduit et imité par Daumer, qui était un savant orientaliste et un poète distingué, a corrigé les conséquences du système du fondateur de l'Islam : il en est le Luther. La religion de l'avenir, c'est la jouissance et la réhabilitation de la chair².

Nous ne mentionnerons pas tous les écrivains célèbres de la gauche hégélienne qui propagèrent des idées semblables en poésie et en littérature, en économie politique et sociale. Disons seulement qu'elle a dans les sciences naturelles ses représentants : Karl Vogt, Louis Büchner, Mole-

¹ G. F. Daumer, *Die Geheimnisse der christlichen Alterthums*, 2 in-8°, Hambourg, 1847.

² *Die Religion der neuen Weltalters*, 3 in-8°, Hambourg, 1850. Celui qui a attaqué le christianisme avec tant de violence, s'est converti au catholicisme, par un prodige de la grâce, le 15 août 1858. Il a lui-même raconté l'histoire de sa conversion dans un livre fort instructif : *Meine Conversion. Ein Stück Seelen- und Zeitgeschichte*, in-8°, Mayence, 1859, où il nous apprend que c'est surtout la Sainte Vierge qui l'a mené dans le sein de l'Église catholique. Il avait déjà publié en l'honneur de Marie, vers 1840, c'est-à-dire à l'époque où il attaquait la religion avec tant de fureur, de charmants petits poèmes, qui avaient inspiré à Saint-

schott, Virchow, à qui nous verrons plus tard Strauss donner publiquement la main et qui tous aboutissent au nihilisme. Ils avaient tiré ainsi ouvertement et explicitement les conclusions de la *Vie de Jésus*, avant que son auteur les eût avouées lui-même dans son *Ancienne et nouvelle foi*.

René Taillandier ces paroles que l'événement a rendues prophétiques : « Le poète qui a trouvé de si beaux accents pour glorifier la Mère de Dieu ne chantera pas toujours sous le costume de Hafiz l'hymne de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. » *Mouvement littéraire de l'Allemagne; La poésie allemande*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 avril 1853, p. 385. M. Daumer est mort près de Wurzburg, dans de grands sentiments de piété, le 14 décembre 1875. Voir son histoire dans D. A. Rosenthal, *Convertitenbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert*, 1866, t. I, p. 923-956; *Literarischer Handweiser*, 22 mars 1876, col. 55-56.

VII.

L'ÉCOLE DE TUBINGUE.

Pendant que la gauche hégélienne se livrait à ces débauches d'impiété, une autre école pesait froidement la *Vie de Jésus*. Les vrais chrétiens la réfutèrent avec succès et non sans éclat; mais il était réservé à la *Vie de Jésus*, comme aux *Fragments de Wolfenbüttel*, de donner naissance à un système qui, sans pousser aussi loin la négation, romprait cependant avec le christianisme. Ce système porte le nom de l'école de Tubingue¹. Cette école reconnut bien vite que la critique de Strauss était restée stérile. Elle voulut la discuter et la compléter. Admettant avec lui que l'histoire évangélique est douteuse, elle se proposa d'étudier scientifiquement, et non plus seulement par des inventions arbitraires, ce que cette histoire renfermait de vrai et de faux et d'en expliquer les origines. Son chef est l'ancien maître de Strauss, Ferdinand Christian Baur (1792-1860). Il se rattachait, comme son élève, à l'école de Hegel, mais, plus que lui, à celle de Schleiermacher. Il existait donc une grande sympathie d'idées entre le professeur et son disciple. Strauss a signalé dans la biographie de son ami Christian Märklin, et Baur ne l'a pas désavoué, l'accord qui régnait entre eux pour le fond des opinions. Seulement tandis que Baur vou-

¹ Voir S. Berger, *les Origines de l'école de Tubingue et ses principes*, in-8°, Strasbourg, 1867; Ed. Zeller, *Christian Baur et l'école de Tubingue*, traduit de l'allemand, par Ch. Ritter, in-18, Paris, 1882; W. R. Sorley, *Jewish Christians and Judaism*, in-8°, Cambridge, 1881; *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 550-585.